

Opéra-Music-hall – *La Revue nègre*

Henri JEANSON (*Paris-Soir*, vol. 3, n° 731, 6 octobre 1925, p. 5)

France

Henri Jeanson (1900-1970) est très vraisemblablement l'écrivain et journaliste français qui s'est plus tard rendu célèbre par ses scénarios et dialogues pour le cinéma et ses chroniques parfois assassines dans la presse française (*Combat*, *Le Canard enchaîné*, *L'Aurore* notamment). *La Revue nègre*, dont la première a lieu le 2 octobre 1925 au Champs-Élysées Music-Hall (le Théâtre des Champs-Élysées momentanément rebaptisé) est un événement au retentissement considérable, qui suscite un très grand nombre de réactions (voir, entre autres, Bizet 1925, Fréjaville 1925, Georges-Michel 1925, Novy 1925 ou, encore, Régnier 1925 ; voir aussi Anthologie). Le compte-rendu qu'il en donne prend la forme d'un récit onirique. Il témoigne de ses convictions internationalistes et d'un certain anti-américanisme, qui pointe en fin de chronique.

Lorsque je me suis retrouvé avenue Montaigne, sous un ciel d'automne indolent, j'étais ivre de tout ce que je venais d'entendre, de voir et d'admirer. Aujourd'hui, je me questionne anxieusement : « Ai-je rêvé ? ». Quand j'évoque cette soirée tintamarresque et bigarrée, il me semble que je tente de ranimer un songe. Mes souvenirs sont déchirés comme la soie brodée d'un rêve. Bien des morceaux manquent, mais les lambeaux qui me restent sont, Dieu merci, d'assez jolis lambeaux. Agitons-les.

Je me souviens... maintenant... oui... cela est encore confus, lointain... La scène était sombre... Des silhouettes frôlèrent le rideau de brume, longèrent la rampe éteinte, plantèrent leurs instruments et campèrent dans un coin de la scène. Les silhouettes se précisèrent. Elles eurent une crise d'épilepsie musicale. Pour les calmer, on les doucha vainement avec des projecteurs. Les noirs, en habit de même couleur, jouèrent comme des anges saouls. Le nègre de la batterie jouait avec des

os de squelettes qui n'étaient peut-être que des baguettes... Il avait capturé le tonnerre, la foudre, les éclairs et les tenait à sa merci, comme de beaux fauves, dans sa grosse caisse. Un saxophone sanglotait comme une âme en quête d'un corps ; un banjo confidentiel geignait doucement ; un trombone courtisait une clarinette, et le piano disait au pianiste : « Mes dents sont plus blanches que les vôtres. »... Alors le rideau de brume se leva... oh ! Verhaeren¹ !...

Voici les docks et les havres, et les chantiers.
Voici des hommes de bronze...
... et leurs cris gutturaux et leurs chansons barbares,
Et leur travail rapide ou leurs pas indolents
Autour des bricks légers et des lourdes bagarres².

... Et c'est ce qu'on aurait trouvé sous le buvard des phrases de l'*Anthologie nègre*, de Blaise Cendrars³, si on l'avait soulevé ce buvard. La mer est bleue comme une vaste paupière de dame, d'énormes navires tendent vers le ciel le bras de leurs mâts... Des débardeurs, des souteneurs, des sans-travail fument ou somnolent sur des barils de rhum et de tafia. Le jazz gronde... Je vous présente Joséphine Baker⁴... Elle est

¹ Émile Verhaeren (1855-1916), poète belge d'expression française.

² Ces vers sont tirés du poème d'Émile Verhaeren intitulé *L'Or* (Verhaeren 1910, p. 97-104).

³ Blaise Cendrars publie en 1921 une *Anthologie nègre*, dans laquelle il compile contes, proverbes et légendes africaines glanées au long de ses lectures.

⁴ Josephine Baker (le prénom d'état-civil s'écrit sans accent sur le « e » ; après son installation définitive en France, ce prénom sera francisé en Joséphine), née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint Louis (Missouri) de Carrie McDonald et d'un père inconnu, probablement blanc. Elle est élevée de façon chaotique, conjointement et à tour de rôle par sa grand-mère Elvira (née esclave), sa tante Caroline et occasionnellement sa mère Carrie, fille adoptive d'Elvira. L'enfance est misérable. Dans les taudis de Saint Louis, elle connaît l'extrême pauvreté et la condition des Noirs de cette époque et de cette classe. Elle prend apparemment contact avec le monde du spectacle par des voisins, les Jones. Le père de famille joue du saxophone, sa compagne, Dyer Jones, ainsi que la fille de celle-ci, Dolly, de la trompette, le frère Bill complétant l'orchestre. Elle fait ainsi ses premiers pas à Saint Louis dans un mélodrame intitulé *Twenty Minutes in Hell* où elle tient le rôle d'un ange. Puis elle part en tournée dans le célèbre circuit du spectacle noir, le Theater Owners Booking Association (TOBA). Après Memphis et La Nouvelle-Orléans (où Josephine retrouve Dyer Jones qui a rejoint le spectacle), la troupe de Bob Russell s'installe pour cinq mois à Philadelphie en 1921, au théâtre Standard. Josephine y remporte un succès certain, surtout grâce à ses grimaces, strabismes provoqués et autres roulements des yeux. C'est lors de ce séjour à Philadelphie que Josephine rencontre William « Billy » Baker qu'elle épouse le 17 septembre en prenant définitivement son nom. À quelques blocs du Standard, au Dunbar, se joue *Shuffle Along*, la comédie musicale entièrement noire de Noble Sissle et Eubie Blake, dans laquelle elle parvient à se faire engager. Josephine quitte donc Philadelphie pour rejoindre New Haven, première étape de la tournée de la deuxième troupe au cours de laquelle elle va connaître le succès. À New York, après plus d'un an sur Broadway, les promoteurs de *Shuffle Along* décident de faire partir la troupe principale en tournée. Ils rappellent alors Josephine qui débute à Boston en août 1922. Elle restera plus d'un an dans la troupe, jusqu'en novembre 1923. Elle travaille ensuite avec le duo Buck and

belle comme la nuit, une nuit qui aurait mis sur ses joues un peu du rose de l'aurore. Joséphine Baker sera la joie, le cauchemar, le clown, le grand frisson de la soirée... Elle est à la fois les 36 Hoffmann Girls⁵, Jenny Golder⁶, les Dolly Sisters⁷, Maurice Chevalier⁸, et la muse anonyme d'Erik

Bubbles. Noble Sissle et Eubie Blake préparent alors un autre spectacle, *In Bamville*, qui débute à Rochester le 10 mars 1924, moins de deux mois après la fin des représentations de *Shuffle Along*. Ils font de nouveau appel à Josephine. Rebaptisé *Chocolate Dandies*, le show, plus ambitieux et coûteux que le précédent, ouvre à New York le 1^{er} septembre 1924, au Colonial Theater. Le succès n'est pas à la hauteur des attentes, nombre de critiques estiment que le spectacle est trop léché ou, en un mot, trop blanc. Josephine demande alors qu'on lui permette d'ajouter un numéro *blackface*, ce qu'on lui accorde. Après soixante semaines et des séjours à Philadelphie, Saint Louis, au Canada, à Pittsburgh et Brooklyn, les représentations s'interrompent en mai 1925. Josephine s'installe alors à Harlem et se voit engagée – par l'entremise de Will Marion Cook – au Plantation Club, un club situé à *downtown*, que les producteurs Lew Leslie et Sam Salvin avaient ouvert dans le Winter Garden Theater où Ethel Waters avait pris la succession de Florence Mills. Caroline Dudley Reagan, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade étatsunienne de Paris, souhaite monter à Paris une revue afro-américaine. Elle contacte de nombreux producteurs français mais la plupart se montrent sceptiques. Le peintre Fernand Léger, qui vient de participer à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes, lui conseille de rencontrer André Daven, administrateur du Théâtre des Champs-Élysées. Celui-ci, inauguré en 1912, est déficitaire et vient d'être revendu à Rolf de Maré, amateur d'art d'origine suédoise, qui cherche à élargir la programmation. Séduit par l'idée, il accepte de financer un séjour de Caroline Reagan à New York en vue de recruter une troupe noire. Arrivée sur place, Will Marion Cook l'aide à trouver les artistes qu'elle cherche. La vedette pressentie a sans doute été Florence Mills dont la notoriété est alors au plus haut, mais le montant du cachet demandé a pu se révéler dissuasif. Caroline Dudley et Will Marion Cook tournent alors leurs regards vers Ethel Waters. Ils vont l'écouter au Plantation Club, mais c'est sa remplaçante, Josephine Baker, qu'ils entendent ce soir-là, où il semble que leur décision ait été prise de l'engager, sinon de la propulser vedette du spectacle à venir. Josephine Baker débarque donc à Paris dans la troupe qui sera celle de *La Revue nègre*. Elle va rencontrer un succès foudroyant qui l'incite à rester en France. Ce succès de meneuse de revue ne se démentira jamais, jusqu'à son décès en 1975. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se livre à des actions de renseignement pour la Résistance française et les Alliés. Après la guerre, elle se distinguera notamment par l'adoption d'une douzaine d'enfants d'origines très variées, qu'elle baptisera se « tribu arc-en-ciel ». Ses cendres ont été transférées au Panthéon le 30 novembre 2021.

- ⁵ Les Hoffmann Girls étaient une troupe de *girls* réunies par Gertrude H. Hoffmann, créatrice de revues à New York depuis l'avant-guerre. La troupe apparut pour la première fois à Paris dans la revue *New-York - Montmartre*, montée par Jacques-Charles à la réouverture du Moulin-Rouge en 1926. Une chanson, composée par E. Gavel, enregistrée par le chanteur Dréan et publiée sur disques Francis Salabert (n° 54) en 1928, est intitulée « Ah ! Les Hoffmann's girls ». Les paroles disent notamment : « Oh, les Hoffmann's girls dont parle tout Paris ». Le refrain annonce « Depuis que je les ai vues, dans la revue, je ne bois plus, je ne mange plus, je ne dors plus..., ah ! les Hoffmann, les Hoffmann..., les Gertrude, les Gertrude Hoffmann girls. » Paul Éluard leur a par ailleurs dédié un poème, *Les Gertrude Hoffmann Girls* (paru pour la première fois le 1^{er} octobre 1925 dans *La Nouvelle Revue française*). Enfin, Pierre Mac Orlan leur consacre deux pages dans *Aux lumières de Paris* (Mac Orlan 1925, p. 174-175).
- ⁶ Jenny Golder (1894-1928), de son vrai nom Rosie Sloman, chanteuse et actrice de music-hall, est née en Australie avant que ses parents ne s'installent en Angleterre. Elle fait carrière en France dans les années 1920 et se suicide en 1928.
- ⁷ Les Dolly Sisters, Jenny et Rosie, sœurs jumelles, danseuses étatsuniennes. C'est Jacques-Charles qui les a fait venir à Paris (Cugny 2014, p. 54).
- ⁸ Maurice Chevalier (1888-1972), le plus célèbre des chanteurs populaires français. Il commence son parcours comme acrobate avec son frère Paul, mais c'est comme chanteur qu'il va se faire

Satie. Ses cheveux collés sur ses tempes brillent ainsi qu'un dix-huit reflets⁹... elle se déhanche, bondit, joue aux billes avec ses prunelles. Danse-t-elle sur des charbons ardents. Tout à l'heure, elle exhibera, presque nue, des seins adorables, un ventre à la cannelle, à l'ambre, à l'ananas, et une croupe que Baudelaire eût mise en alexandrins. Elle raillera son sexe. Elle sera un puzzle animé, un démon pathétique et singulier, une breloque bizarre.

Je l'ai rencontrée, un peu plus tard, avenue Montaigne. Elle portait un diadème – comme Cécile Sorel¹⁰ un manteau lamé – comme Spinelly¹¹. Au fond, elle a peut-être un cœur bien parisien, cette belle sauvage...

Louis Douglas¹², son partenaire, a passé sur ses lèvres une couche de ripolin blanc. En pantalon de nankin, il danse au clair de lune. Ce contorsionniste, ce bonhomme de caoutchouc que la musique poursuit, d'où vient-il ? D'où sort-il ? Il ignore l'immobilité... Dans le coin de la scène, chaque instrument est une machine à nostalgie... Des poulies invisibles actionnent Douglas, esclave d'une force motrice mystérieuse...

Louis Douglas nous restituera, dans quelques minutes, la pantomime éternelle de l'amour, Pierrot, Arlequin, Colombine des tropiques, vous avez, vous aussi, une petite âme d'ébène et des désirs transparents comme une goutte d'eau.

remarquer. Sa carrière débute réellement en 1901 quand il se produit au Casino des Tourelles dans ce 20^e arrondissement de Paris où il a vu le jour et passé toute sa jeunesse dans le quartier de Ménilmontant. Sa notoriété croît très rapidement et dès la fin de la décennie, il est une des plus grosses vedettes françaises. Dès 1908, il devient acteur de cinéma. Lors de la Première Guerre mondiale il est blessé et fait prisonnier. Sa double carrière de chanteur et d'acteur reprend après la fin du conflit. Elle prend une tournure internationale avec des séjours couronnés de succès aux États-Unis à partir de 1928. Le succès, mondial, ne se démentira pas jusqu'en 1968 où il décide de mettre fin à cette double carrière. Il décède le 1^{er} janvier 1972.

⁹ Nom donné à un chapeau haut-de-forme.

¹⁰ Cécile Sorel (1873-1966), de son vrai nom Céline Émilie Seurre, comédienne française très célèbre à cette époque.

¹¹ Andrée Spinelly (1887-1966), actrice française.

¹² Louis Douglas (1889-1939), chorégraphe et danseur afro-américain. Il est en Irlande dès 1903 et accompagne Belle Davis en Europe entre 1903 et 1908. Il épouse Marion Abigail Cook, la fille de Will Marion Cook, et se produit avec elle dans le revue *Toute nue* au concert Mayol en 1924. En septembre de la même année il présente à Paris la revue *Midnight Shuffle Along* avec Palmer Jones. Will Marion Cook le recommande auprès de Caroline Dudley Reagan pour *La Revue nègre*. Il chorégraphie des revues au Casino de Paris entre 1933 et 1936 avant de repartir à New York en 1937.

Maud de Forest¹³ et Charleston Chorus¹⁴, à l'ombre d'un gratte-ciel qui tangué dans la nuit, se disent des choses tendres. Il y a un lys dans la peau de cette midinette noire, et une romance dans l'œil de ce bamboula calicot...

Enfin, nous échouons dans un cabaret de New York... On nous offre un vertigineux cocktail de danses... Dans notre tête, nos idées dansent la gigue... Nous voilà possédés par de fougueuses et mauvaises pensées. Autour de nous, je sais bien, il y a Paris... et les bruits de Paris qui cassent leurs ailes de papillon contre la voûte de l'Opéra Music-hall. Qu'importe...

Nous avons vécu une soirée fertile en réminiscence... Constatons, sans nous étonner que c'est l'originalité profonde, émouvante des artistes noirs qui suscita ces réminiscences littéraires, théâtrales et cosmopolites, tandis que les spectateurs américains riaient de toutes leurs dents d'or pour nous prouver que leur bouche est aussi un coffre-fort.

¹³ Maud (ou Maude) de Forrest (1898-1985). On sait relativement peu de choses d'elle sinon qu'elle a incarné Desdemone pour un numéro évoquant l'*Othello* de Shakespeare dans une farce intitulée *North Ain't South*, montée à Harlem au Lafayette Theater en 1923. Elle a laissé quatre enregistrements réalisés vers le mois de mars de la même année pour la marque Black Swan, accompagnée au piano par Fletcher Henderson (« Roamin' Blues » et « Doo Dee Blues »), ou par Leroy Tibbs (« Cruel Papa Blues » et « I'm Gonna See You, tous deux restés inédits à l'époque). Elle fait partie de la troupe de *La Revue nègre* et selon certaines versions (notamment de Joséphine Baker elle-même), c'est elle qui aurait dû tenir le rôle principal, mais pour des raisons de faiblesse vocale (selon Ada « Bricktop » Smith), elle aurait finalement été remplacée par Joséphine Baker pour tenir le devant de la scène (Cugny 2014, p. 205-206).

¹⁴ Nom (officieux) donné à la troupe qui se produit derrière les vedettes opérant au premier plan.

Bibliographie

- Anthologie : Cugny, Laurent, et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.
- Bizet, René (1925), « Le Music-hall – La revue nègre », *Candide*, vol. 2, n° 82, 8 octobre, p. 7.
- Fréjaville, Gustave (1925), « Les music-halls – Chronique de la semaine », *Comœdia*, vol. 19, n° 4 674, 8 octobre, p. 2.
- Georges-Michel, Michel (1925), « Soirée nègre », *Comœdia*, vol. 19, n° 4 664, 28 septembre, p. 1.
- Mac Orlan, Pierre (1925), *Aux lumières de Paris*, Paris, G. Crès et Cie.
- Novy, Yvon (1925), « Au théâtre des Champs-Élysées Music-hall – La revue nègre », *Comœdia*, vol. 19, n° 4 670, 4 octobre, p. 2.
- Régner (de), Pierre (1925), « Aux Champs-Élysées – La Revue nègre », *Candide*, vol. 2, n° 87, 12 novembre, p. 6.
- Verhaeren, Émile (1910), *Les Rythmes souverains. Poèmes*, Paris, Mercure de France.